

Robert Lafont

## LA PRAXEMATIQUE EN SON TEMPS: DEUX PROPOSITIONS THEORIQUES

La praxématique a été «préfacée» en 1967 dans une thèse de syntaxe «guillaumienne»<sup>1</sup> et s'est construite en séminaires entre 1969 et 1976<sup>2</sup>. Elle a trouvé sa formulation d'ensemble dans un ouvrage publié en 1978<sup>3</sup>. Elle s'est enrichie d'un travail d'équipe qui a permis la fixation collective d'un corps définitionnel<sup>4</sup>, un programme doctoral, la publication de *Cahiers*<sup>5</sup> et deux colloques tenus à Montpellier. C'est au cours de ceux-ci ainsi que dans le cadre d'un enseignement à Vienne en 1989, que nous avons personnellement proposé plusieurs enrichissements et modifications qui aboutissent aujourd'hui à un second ouvrage théorique<sup>6</sup>.

Le quart de siècle ainsi occupé est une époque fort animée, contrastée de la recherche en linguistique. On rappellera que les années soixante ont vu en France un débat noué autour de la pensée de Gustave Guillaume, qui devenait alors vraiment publique. On citera de celui-ci la publication de *Temps et Verbe*, ouvrage capital, en 1965 et dès 1962 celle de la *Systématique des Eléments de relation*, thèse de Bernard Pottier. Dès cette époque la psycho-mécanique guillaumienne, outre qu'elle rencontrait le scepticisme en heurtant les habitudes d'analyse formelle du langage, tendait à se fractionner chez ses tenants en interprétations divergentes, qui passaient quelquefois pour «hérésies». Dès 1967 nous avons pour notre part opéré un décrochement radical. Nous avons donné à la chronogenèse guillaumienne un pendant de topogenèse, et avons, en renversement de l'image de construction de la langue, fait de celle-ci la première forme de celle-là<sup>7</sup>. Là est l'origine même de la praxématique, qui ne se formulait pas encore comme telle.

Ce premier temps est aussi l'âge d'or du structuralisme dans toutes les sciences humaines, spécialement en France. On citera Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, 1966, A.-J. Greimas, *Sémantique structurale*, 1966, Lacan, *Ecrits*, 1966. Foucault le 15 juin 1966 peut écrire dans ARTS : «une culture non dialectique est en train de se former»; et Gilles Deleuze, le 5 avril 1967 dans *Le Nouvel Observateur* annonce « un reflux de la pensée dialectique en faveur du structuralisme ».

C'est bien de clôturer l'ère de la dialectique qu'il s'agit alors. Pourtant elle se porte très bien, en particulier en pays anglo-saxon, dans la postérité du second Wittgenstein, et en pays germanique, dans le sillage de l'École de Francfort. L'année 1963 voit la parution de *Theorie und Praxis* de Jürgen Habermas, et 1968 celle d'*Erkenntnis und Interesse* du même. Le début des années soixante-dix dessine ainsi un affrontement de la pensée structuraliste, qui dérive rapidement vers une vulgate de mode, et d'une pensée dialectique revigorée, refondant l'option matérialiste dans les sciences de la société. Cette option est le motif profond du «renversement» du guillaumisme opéré en 1967. La conscience qui en est acquise quelques années plus tard amène à prendre à revers les sécurités initiales de tout le structuralisme, qui ne sont en fait que des relances de très anciennes catégories de pensée: ainsi sont critiqués le signe (saussurien, dit-on alors au prix d'une singulière approximation, car son caractère biface remonte à l'Antiquité par la tradition médiévale) et l'articulation sujet-prédicat. Par ces deux critiques, la praxématique commençante s'affirme à la fois comme matérialiste et non mécaniste. Elle se présente comme une linguistique de la production du sens contre les étiquetages de signifiés de surface des sémanticiens.

Le nom de Wittgenstein domine le pragmatisme philosophique. Dans ces mêmes années soixante-dix se constitue, sur peu de références à la philosophie, une linguistique pragmatique anglo-saxonne, dont le livre marquant est de L. Austin, *How to do things with words*, 1962 (traduction française 1970). Elle inonde véritablement l'université européenne et spécialement française dans les quinze années suivantes, prenant dans la mode la suite du structuralisme et du générativisme. Son nœud pratique et pédagogique est une analyse de la communication, comme on le voit, par exemple, dans la série des travaux d'Oswald Ducrot<sup>8</sup>.

Or, sur le terrain qui préparait la praxématique, il faut placer une sociolinguistique du domaine occitan, dont les premières formulations remontent aux années cinquante, mais qui prend corps vingt ans plus tard, sous l'impact successivement de la lecture des Américains (Weinreich, Ferguson, Fishman) en communion avec la lecture critique de l'École catalane (Ll. Aracil, R. Ninyoles, F. Vallverdú). A Montpellier, en équipe, est mise en train une théorie du conflit linguistique, des fonctionnements diglossiques, du sujet et de la communication sociolinguistique, qui rejoint la grande innovation méthodologique de William Labov<sup>9</sup>. Deux décennies au moins de pratique de la sociolinguistique de terrain viennent ainsi nourrir la théorie praxématique et inversement s'éclairent d'elle. Comme elle est matérialiste et dialectique, la praxématique est sociale. Elle est fondamentalement une théorie de la production de sens couplée avec une théorie de la communication en société.

On excusera ce bref historique. Il nous a semblé intéressant de faire le point sur une recherche qui n'a jamais ignoré ni son temps ni les linguistes qui occupaient ce temps de leurs publications. Nous avons dans la tête de suggérer ainsi, par références et dates, ce qu'est la «vérité» scientifique: une élaboration elle-même dialectique, qui se place aux carrefours de la recherche pour tracer à partir d'eux ses propres chemins<sup>10</sup>.

Nous avons d'ailleurs sur ce point élaboré un modèle, celui du «triangle praxématique» où la découverte, le progrès explicatif, le redressement des fourvoiements n'est jamais qu'une bissectrice historiquement tracée<sup>11</sup>.

Deux points d'élaboration linguistique vont nous servir d'illustration. Nous les prendrons dans l'état actuel de la réflexion, pour essayer de prouver comment la praxématique continue de s'inscrire dans l'actualité de la recherche. Nous voudrions qu'elle fût prise, encore et toujours, aux carrefours de son temps. Le premier point conduit à une méthode fonctionnaliste en typologie des langues. Le second insère la linguistique dans une anthropologie générale.

\*

On connaît l'ambigüité, que nous dirons fondatrice, du concept d'actualisation chez Charles Bally. Il concerne le passage de la langue à la parole, ou, si l'on préfère, du paradigmatique au syntagmatique, mais aussi les morphèmes qui accompagnent le nom dans sa réalisation en phrase: les *actualisateurs*<sup>12</sup>. On sait par ailleurs comment l'actualisation repensée par Guillaume, est devenue un phénomène concret, occupant un temps concret, le *temps opératif*, lui-même découpable en *moments*.

Depuis 1967, en reconnaissant le bien fondé du concept d'actualisation dans sa double pertinence et en reprenant à Guillaume cette élection du concret comme instrument d'explication des faits de langage, nous nous sommes efforcé en quelque sorte de «jouer le jeu», de prendre les termes de la théorie «au pied de la lettre». Cela revenait d'abord à situer le temps opératif dans l'ANS, l'activité nerveuse supérieure: sur l'influx nerveux porteur d'informations en deux sens, de la périphérie sensible au «poste de pilotage» qu'est le cortex du cerveau, et du cerveau aux organes d'exécution, au système musculaire. Nous savons aujourd'hui que ce temps est beaucoup plus long et lent que celui réalisé dans les ordinateurs, nous mesurons par cette lenteur même la matérialité des opérations neuro-chimiques, dont le relais est la synapse du neurone, fonctionnement que nous sommes parfaitement à même de décrire<sup>13</sup>. Il ne nous semble pas qu'il y ait de difficulté, dans l'état actuel des connaissances, à maintenir cette matérialité. sauf que, bien entendu, - et c'est là l'immense problème qui divise les guillaumiens-, le «concret» pour Guillaume lui-même n'est pas du «matériel», la réalité étant toujours selon lui «dans l'esprit».

La difficulté cependant demeure des coupes dans l'actualisation d'*in posse*, d'*in fieri* et d'*in esse*: comment les situer? Quel sens donner aux termes guillaumiens de «saisie précoce», «saisie tardive», «saisie en cours»? Faut-il entendre: au début du temps d'actualisation, à son terme? Faut-il imaginer un influx nerveux accéléré ou ralenti? Quelles preuves peut-on avancer de cela? Comment adapter à la physiologie neuronale le modèle explicatif du choix des formes verbales, selon Guillaume, modèle de très haut rendement et qui semble assez bien décrire par ses effets de parole (Guillaume dit «de discours»), une vérité fonctionnelle.

Choisir la matérialité du processus de conceptualisation linguistique, c'est nécessairement le voir selon le «temps ascendant», c'est-à-dire comme une construction avançant vers sa réalisation. On rappelle que pour Guillaume comme pour les psychologues le temps s'oriente doublement: en décadence, c'est-à-dire du futur au passé en passant par le présent (c'est le sens de l'événement objectif), et en ascendance, en conquête d'avenir (c'est le sens de l'activité humaine). On est donc amené d'emblée à retourner le modèle de Bally et Guillaume à la fois: l'actualisation n'est pas une projection des paradigmes dans la successivité syntagmatique du discours. Si ces paradigmes existent bien, et servent à orienter le travail mental, ils sont en quelque sorte retravaillés, rejoués par le *fait* d'actualisation. Le guillaumisme a sur ce point rejoint notre préoccupation essentielle en couplant à une *glossogenie*, construction de la langue dans le temps, une *praxéogenie*, construction du message avec les moyens de la langue<sup>14</sup>. L'actualisation ascendante est une façon de nommer cette praxéogenie, où s'exerce la praxis linguistique avec les moyens d'une société, moyens qu'on appelle «langue», sous l'instance de la prise de parole individuelle et communicationnelle.

S'il s'agit d'actualiser un élément sémantique, nomination du monde, ce que nous appelons un *nominatif* pour en finir avec le terme piégé de substantif, la liberté (on pourrait dire aussi bien la contrainte) de la praxéogénie revient au «choix du mot», comme on dit banalement. Sous ce «choix du mot», nous avons placé une opération progressive, complexe, fine, l'actualisation du *praxème*, le praxème étant l'unité phonologique à produire du sens ordinairement désignée comme *signifiant*. On commence à comprendre pourquoi nous refusons la dualité du signe. Elle présente le signifié comme préfabriqué et déjà / toujours attaché à la forme. Cette fabrication et ce rattachement sont, selon une vue de praxis langagière et non d'automatisme sémantique, du domaine de l'activité mentale. Le temps opératif guillaumien devient ainsi le *temps de l'à dire*, où la production du sens traverse ses états, dénoue ses contradictions, vainc ses barrages et censures. Nous ne percevons pas ce temps lui-même, puisque, comme l'a bien vu Guillaume, il est occulté par son résultat même, la réalisation de la parole: nous disons qu'il est «suspendu» sous le *temps du dire*. Nous ajoutons que le fonctionnement qui l'occupe ne se fait qu'au prix d'une mise en inconscience.

Mais, depuis longtemps, la pratique sociolinguistique, en nous obligeant à des analyses de parole enregistrée au magnétophone, nous a révélé que le discours réalisé est toujours déchiré. Il porte des marques nombreuses d'inaboutissement. En définitive on peut avoir une vue sur ce qui se passe dans le temps de l'à dire grâce aux hésitations et ratages qui prennent place, avec les réussites, dans le temps du dire. Notre formulation actuelle est que le *thème*, cette successivité syntagmatique idéale sur laquelle a porté jusqu'à ce jour aussi bien l'analyse de la parole, toujours prise comme achevée, que l'analyse grammaticale de la phrase parfaite, est sans arrêt troué de «lucarnes» par où l'on peut voir quelque chose de l'*endothème*, ce milieu-temps où l'esprit produit le langage.

S'il s'agit des actualisateurs du nom (nous les appelons *parapraxèmes*), nous avons pensé, dès l'ouvrage de 1967, qu'ils avaient pour tâche de donner au discours de nomination des critères de réalité objective. La démonstration de Guillaume sur la chronogenèse était bien retenue dans son ensemble. Mais ce que Guillaume appelle «image construite» du temps, c'est-à-dire les représentations liées au mode indicatif, est repris comme le critère donné linguistiquement d'une réalité objective. *Il pleut* ne laisse pas douter de la réalité de l'événement atmosphérique. De même: *il a plu*. Le doute qui est dans *il pleuvra* tient à l'hypothèse de l'à-venir. Autrement dit, l'étalonnage de la construction du temps devient un étalonnage de la conquête par la conscience de l'image de réalité. L'actualisation est à la fois réalisante du langage et réalisante de la perception du monde.

L'invention de la topogenèse a consisté à prendre le *démonstratif* pour un *indicatif*, ce que la terminologie suggérait depuis toujours, ou plutôt (et c'est en cela que réside le renversement du guillaumisme) à montrer comment l'indicatif est l'application à la dimension temporelle de l'espace et à la catégorie du verbe de ce qui a été *déjà* trouvé pour signifier la réalité de cet espace sans dégagement du temps et dans la catégorie du nom, le démonstratif: *cette pluie* est la notation de l'événement réel dans sa matérialité, *il pleut* extrait de ce réel et de cette matérialité la dynamique temporelle pour l'exprimer seule. L'adverbe 'déjà' que nous venons d'employer se réfère à une vue très générale sur la glossogénie, qui n'a rien d'exceptionnelle ni de surprenante. L'expression du temps par la catégorie du verbe est en effet fort délicate: beaucoup de langues n'y parviennent pas, il semble bien que la famille indo-européenne qui y est parvenue, jusqu'à élaborer cette gamme subtile d'étalonnage du temps, de maniement toujours hasardeux, qu'est le subjonctif (*l'in fieri* chez Guillaume), ne l'ait fait et refait à l'occasion<sup>15</sup> que difficilement. Bien mieux, la perte, attestée par tant de langues, de cette conquête «raffinée» qu'est le subjonctif prouve bien qu'elle n'était pas nécessaire. La topogenèse est antérieure logiquement et glossogénétiquement à la chronogenèse.

La démonstration est la même en topogenèse et en chronogenèse: pour l'article, qui est pour nous l'équivalent d'un subjonctif, un *in fieri* de la construction d'image topique de réalité. Dire *la pluie* c'est dire moins péremptoirement le réel que par *cette pluie*, dire *une pluie* c'est faire reculer encore l'image de réalité.

Or l'invention de l'article est un raffinement limité à un petit nombre de langues. Elle n'avait rien de nécessaire sans doute. Il y a là un point fort de théorie linguistique, qui touche à une certaine idéologie qu'a pu développer le guillaumisme: admiration pour les «langues fines» (au premier chef le latin, le grec et le français classique) et classement défavorable des autres, parmi lesquelles il y a pourtant de très grandes langues de culture. La contestation avait été donnée, il y a longtemps, par Lucien Tesnière, quand il pensait qu'il ne faut jamais conclure de l'inexistence de catégories morphologiques à l'absence des représentations qu'elles portent. C'était là encore une réponse de surface et de précaution. Nous croyons maintenant que la véritable raison de non-expression d'un mécanisme est dans la nature du mécanisme lui-même. Le

développement de la réflexion praxématique nous y a amené.

Dire que la condensation dans et par l'esprit des images du réel, telle que la signifient en français les parapraxèmes, actualisateurs du nom et temps du verbe, c'est dire d'abord que l'esprit envisage le monde de deux façons opposées: imposé à lui, indubitable, présent aux sens, appréhendable (c'est là le démonstratif, c'est l'indicatif dit justement *présent*) ou seulement pensé, probable, douteux, absent de la perception. Dans ce cas le français économise l'actualisateur, par exemple dans un titre d'ouvrage *Pluies*, qui ne nous permet d'accrocher l'unité de sens à aucune expérience particulière. S'il s'agit du temps, la démonstration de Guillaume, transférée épistémologiquement, reste toute valable: *il pleut* désigne la réalité, *pleuvoir*, qui est du temps non construit encore, est une réalité non appréhendée. Ce sont les temps *in esse* et *in fieri*.

Faire mention de l'article et du subjonctif, c'est désigner un autre phénomène, où ne sont pas représentés les effets de la concrétion, effet maximal de l'*in esse*, effet zéro de l'*in posse*, mais, sur une coupe du temps de l'à dire, la tension réalisatrice de la concrétion. *La pluie, une pluie, qu'il pleuve, qu'il plût* ne notent pas des effets tensifs, mais une tension vers l'effet. La conceptualisation linguistique est donc là chargée de se dire elle-même. L'esprit producteur de langage est représenté par le moyen du langage. C'est une exception importante, capitale au principe de la mise en inconscience des opérations langagières. Le temps du dire signifie catégoriellement le temps du dire au lieu de l'occulter tant bien que mal. Nous avons eu de cela une première compréhension sur la base de la remarque de Guillaume sur les deux subjonctifs, l'un de chronotype a (bien fautivement dit «subjonctif présent»), l'autre de chronotype w (le «subjonctif passé» de la grammaire classique): ils n'ont que deux formes puisqu'il leur manque précisément le critère du temps construit: le présent, composé de chronotypes a et w. Nous ne les voyions pas sur axe horizontal, mais entre l'axe d'*in posse* et l'axe d'*in esse* comme deux types de parcours du temps d'actualisation dans son épaisseur, l'un positif ou ascendant, l'autre négatif ou décadent. Pour travailler dans un vers célèbre de Racine: *on craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère* fait fuir vers l'irréalité ce qui serait positif et éventuel dans: *on craint qu'il n'essuie...* Le même schéma vaut pour les deux articles. *Donnez-lui une chaise* vient en défalcation de cette hypothèse de présence de l'objet dans le champ visuel que signifie: *donnez-lui la chaise*.

Mais si le langage peut avec ses moyens propres dire les opérations qui l'habitent et auxquelles il sert, c'est que la faculté métalinguistique que nous attribuons au grammairien et au linguiste existe bel et bien dans son fonctionnement le plus ordinaire, à condition cependant que les langues se fournissent des instruments à cela nécessaires. Toutes ne le font pas. Celles qui l'ont fait peuvent se décharger de cette embrassante, parce que subtile conquête. Le subjonctif est en train de mourir en français. La conceptualisation du monde par cette langue ne s'en porte pas plus mal. Les raffinés du «beau langage» regretteront seuls cette perte. Le français classique se passait bien déjà des formes verbales en *-ra* qui donnent au castillan classique d'autres subtilités. Les expressions de l'*in fieri*, parce que métalinguistiques, sont un «luxe»

qu'une langue se donne: luxe dont on peut se ravir ou dont on peut faire l'économie.

La conquête théorique ainsi faite est importante, me semble-t-il. Il nous est permis de voir dans le temps de l'à dire par les imperfections reçues en temps de dire, mais nous pouvons aussi percevoir quelques-uns de ses mécanismes par la façon dont ce temps du dire les prend en charge et les ex-prime. Le thème est l'asile à la fois des bousculades de l'endothème et la vitrine possible de l'ordre qui préside à son avance ou à son repli. Nous définissons aujourd'hui *une chaise, qu'il plût* comme des formes du *dédire* et la *chaise, qu'il pleuve* comme des formes de l'à dire.

Ces définitions interviennent dans un grand chantier actuel, celui de la typologie des langues pour le modifier. Car il ne s'agit pas pour nous d'opérer un classement taxinomique sur la base d'un inventaire des catégories linguistiques, mais, toutes langues égales, d'observer comment le *lógos*, la pensée en actes de langage, se projette et s'exhibe dans la parole dont il accouche.

\*

Il y avait dans la praxématique telle qu'elle était formulée jusqu'à ces six ou sept dernières années une aporie terminologique. La catégorie traditionnelle de la préposition (qui est aussi affixe du nom et du verbe en indo-européen) ne faisait pas l'objet d'une appréhension distincte. On voyait bien qu'elle comportait les outils du «mouvement syntaxique» et qu'elle restait en conséquence extérieure aux pertinences du nombre et du genre, propres à l'actualisation nominale. Mais cette «invariabilité», depuis toujours enregistrée par la grammaire, la faisait grouper avec l'adverbe, et la pertinence syntaxique d'orientation l'associait aux conjonctions. Un domaine de la glossogénie restait confus.

Orientation syntaxique, certes, mais aussi orientation des actes représentés en réalité... C'est bien ce qu'on vérifie avec la série anglaise *to go / walk / climb / run / swim / jump... OUT*. Une direction de mouvement et un repérage topologique dans l'univers extérieur objectif sont donnés par *OUT*, le verbe informe praxémiquement sur la nature du mouvement. Cette information est réduite à zéro, preuve par l'absurde, dans *to get out*. Mais on dit aussi en anglais *to fit out* au sens de «préparer» et *to outdo* au sens de «surpasser-vaincre», où il n'est pas question d'une structure de l'univers, mais d'une efficacité de l'acte, c'est-à-dire d'un rapport logique inscrit sur son déroulement. Nous devons beaucoup à la thèse de Bernard Pottier, ci-dessus mentionnée, qui proposait un classement à étages d'abstraction des emplois de ce qu'il appelait «éléments de relation»: lieu, temps, effet logique, emploi syntaxique.

L'expression du lieu est donc le stade de moindre abstraction. Rien là qui puisse étonner à condition de prendre deux options. L'une est d'épistémologie fondamentale, qui se formule d'une phrase à deux propositions: «le monde extérieur existe et la langue le dit». Pottier par là nous rejoignait sur une «hérésie» matérialiste (ainsi dénoncée par une certaine orthodoxie guillaumienne). L'autre est d'anthropologie: l'homme

commence par baliser le monde offert à ses sens, il passe ensuite et par dérivation à l'extraction du temps, puis à la série cause-effet, enfin à l'architecture de son propre discours ( ce qui est un autre aspect de sa capacité métalinguistique).

Pour cela les langues ont des formes phonologiques généralement très simples (monosyllabiques le plus souvent en indo-européen) , disponibles à l'actualisation sans en présenter les coupes ou stades. Nous les avons appelées en un premier temps «particules directionnelles»<sup>16</sup> et usons maintenant du terme de *taxèmes*.

Il y a donc pour nous trois fonctions du système de la langue, et donc trois grands faits de conceptualisation pris en charge par l'actualisation et donnés à travers un appareil catégoriel phonologisé : une fonction de *praxis nominative*, qui correspond à la catégorie du *nom*, elle -même distribuée entre *nominatifs* et *adjectifs*, les uns et les autres reconnus comme *praxèmes* ; une fonction d'étalonnage du réel selon le critère de réalité, qui correspond au *parapraxème*, celui-ci pouvant prendre la forme d'un outil discret (actualisateur du nom: pronom, article) ou d'une flexion-affixation de la forme radicale (nombre et genre pour le nom, temps pour le verbe); plus une fonction *topologique* ou *taxémique*, qui traverse le processus d'abstraction ou intellectualisation de la langue, mais commence par être la désignation d'un *tópos*, d'une place du *sóma* dans l'univers, ou plutôt d'une direction qui implique le *sóma* (car la vision du monde par l'homme, être d'action et de praxis, est toujours dynamique).

Ainsi *de* du français, continuateur de *de* du latin, marque l'éloignement d'un lieu: *je viens de chez moi*, le point de départ d'une durée temporelle: *du matin au soir* , la cause d'un effet: *de cela je conclus que...* Sur la chaîne des syntagmes, il est cet inverseur qui permet par exemple dans: *il est juste de penser...* , de renvoyer *penser* à la position attendue d'un initiateur de mouvement syntaxique. Ce *de* a un effet plus abstrait encore: dans *dédire*, on lui donne généralement la valeur d'une négation. Mais cette valeur, en vue fonctionnelle, n'est rien d'autre que le parcours à l'envers du mouvement de la pensée qui porte le praxème *dire*. Nous sommes là sur la valeur métalinguistique que nous utilisons dans le terme même de «temps du *dédire*». Et c'est cette valeur qui a permis au français d'avoir, tard d'ailleurs, un article indéfini pluriel en inversant l'ascendance dans l'*infieri* de topogénèse, c'est-à-dire l'article défini *les: des chaises*.

Toutes ces explications renvoient en définitive à une situation anthropologique de la langue. La praxématique l'admettait et en faisait l'un des articles principaux de sa construction quand elle établissait le rapport constant entre la praxis matérielle, manipulative-transformatrice, et la praxis de langage: c'est là d'ailleurs qu'est la justification du terme de praxème. Il n'y aurait pas de signifiant *chaise* sans la pratique de fabrication de la «chaise», comme on n'a pas d'ailleurs de moyen de concevoir cette fabrication, d'en diriger et d'en améliorer les instances sans le concours du langage, c'est-à-dire des praxèmes. Elle ajoute maintenant que les effets les plus abstraits des taxèmes s'originent dans la corporalité active. Il n'y a pas de taxème d'usage

syntactique ou métalinguistique (nous disons: métapraxémique) sans, d'abord, les taxèmes somatiques.

Nous voici reconduits à cette aventure de l'humanisation dont l'entrée est la station debout. Il est acquis pour les anthropologues qu'elle a eu trois effets à longue échéance: la démarche bipède, la libération de la main et le basculement de la masse du crâne, donc le développement «monstrueux» des hémisphères cervicaux et du cortex antérieur. D'immenses possibilités de parcours, de reconnaissance, d'analyse pratique, de transformation, d'analyse abstrayante du monde, de communication interpersonnelle par les positions du corps et le geste dérivent de là. Parmi elles la parole, dont les centres de commande sont sur le cortex libéré et développé par le déverrouillage cervical, du fait de l'érection du corps. Mais aussi la possibilité de l'indication composée, mouvement du bras, de la main et de l'index qui permet de désigner l'objet lointain, l'objet dérobé à la vue, à la limite l'objet absent. Le taxème d'indication n'est rien d'autre que la matrice phylogénétique de la topogenèse et de la chronogenèse. Le terme d'*index*, pour désigner un doigt de la main, est un retour de l'indication à ses origines physiques.

Nous appelons les taxèmes gestuels *arthrômes*, puisqu'ils font intervenir les articulations. Du même coup s'ouvre un chapitre nouveau de la linguistique. Le métalangage des linguistes, parlant de la double articulation qui structure la langue, le laissait prévoir. C'est en épousant le mouvement en retour de la métaphore vers ses origines que nous avons très souvent découvert des fonctionnements qui attendaient d'être compris et décrits systématiquement. En l'occurrence, le langage *articulé* n'est-il pas un transfert, une métaphore de la taxémique acquise de toute évidence, c'est-à-dire au regard de tout un chacun, sur la machine sémiologique dont l'érection somatique nous a dotés en libérant l'avant-bras, le bras, la main, les doigts et le pouce?

C'est un domaine aujourd'hui fort fréquenté que celui de la gestualité. Les travaux s'accumulent sur lui. Nous avons commencé d'y intervenir, mais, on le voit, dans une intention spécifique: retrouver l'unité de la fonction signifiante. C'est pourquoi nous parlons d'un chapitre de la linguistique. Notre ambition est présentement de décrire les arthrômes comme ont été décrits les phonèmes, en oppositions binaires signifiantes, pour établir des syntagmes du geste, et rendre ainsi compte des «dialectes de la gestualité», équivalents en communication inter-corporelle des langues naturelles, et accompagnant la réalisation discursive de ces langues. Le thème linguistique s'unit à un thème somatiquement exprimé. L'endothème est le lieu d'une actualisation polyorganique.

Toute la taxémique se suspend en fait à une structuration à la fois du corps humain érigé et du même coup antérieurisé et de l'espace par rapport à ce corps: *sur VS sous, devant VS derrière*. Ce sont précisément ces deux axes (compliqués par les concepts de traversée, de contact, de mobilité ou de staticité) qui donnent toutes les représentations qu'on va trouver dans les préverbes, concrètes spatialisées, temporelles, logiques,

abstraites: *ad-venir (a-venir), de-venir, pro-venir, par-venir, sur-venir...* On les trouve avec les mêmes effets dans le syntagme nominal; on les appelle alors d'une façon purement formelle prépositions (éventuellement postpositions): *devant Saragosse, derrière Saragosse, sur Saragosse, sous Saragosse, par Saragosse, pour Saragosse...* Nous en arrivons ainsi à considérer que dans certaines familles de langues, comme l'indo-européen la production du sens consiste à actualiser un taxème, topologie universelle, et un praxème, nomination pratique de l'objet occupant le tópos.

Un degré de plus sera franchi dans la compréhension *anthropologique* de la langue quand on aura définitivement abandonné le concept saussurien ( dont Saussure lui-même ne fut pas toujours aussi sûr) de l'*arbitraire* du signe, avec le signe lui-même, pour envisager sa *motivation*. Une grande avance en ce sens a été faite depuis une vingtaine d'années<sup>17</sup>. Nous entendons la systématiser en l'inscrivant dans une théorie générale. Ainsi le verbe français *taper* nous paraît bien être ce que P. Guiraud a appelé un *étymon*. Il reproduit un mouvement musculaire. Pour nous la séquence consonantique *t.p.* reproduit effectivement le composé taxémique, ou arthrôme, de l'avant bras prenant sur l'articulation cubitale une position d'ouverture en vue d'un coup. Les organes de la bouche, réalisant les occlusives dentale et bilabiale, ont opéré le transfert d'un système somatique à l'autre. De ce fait, l'émission sonore a remplacé l'action musculaire, le langage a relayé le geste. Il est certain que tout le lexique n'est pas ainsi réductible à une étymologie taxémique, mais, pour l'être partiellement, il atteste à nos yeux l'unité de la fonction sémio-pratique qui est le propre de l'homme. Faisons toute leur place à deux possibilités complémentaires où se rejoue cette unité. Si je veux, par communication gestuelle, signifier l'acte de frapper, je reproduirai le taxème de l'avant-bras, avec un schématisme qui fait penser à l'abstraction même du phonème, et il sera *lu* «taper». Si, usant du langage, je sollicite l'expressivité vocale à mieux évoquer le geste, je reproduirai le composé consonantique : *tu te tapotes le menton*.

Si maintenant, sur ce même exemple, je passe du français au castillan, je vais trouver *tapar* et *tapón*. L'effet de sens sera différent: «boucher», «bouchon». Mais l'étymon est le même. Cependant l'arthrôme devenu taxème oral fait état de quelque chose de plus qu'un geste: de l'utilisation de ce geste en vue d'une praxis, l'obturation d'un orifice, et en conséquence la fabrication et l'utilisation d'un objet à fonction obturante. Nous comprenons ainsi comment la praxis linguistique non seulement enveloppe la praxis matérielle, mais aussi continue de l'évoquer, de la métaphoriser. L'arthrôme est en somme une préface au praxème. Il continue à l'accompagner dans ses effets de sens les plus lointainement dérivés. je frappe de ma paume droite sur mon poing gauche et prononce: « *Mais il est bouché, cet enfant !* »

Bien d'autres choses seraient à dire. Nous voulions dans cette intervention simplement signaler cette aptitude de la praxématique, intervenant dans l'actualité des recherches de sémiologie à les unifier en une anthropologie linguistique. On pourra nous accuser d'un excès d'esprit de système. Mais nous pensons que ce drôle d'animal, qu'est l'homme, qui désigne, modèle, fabrique, dessine, parle, commente, conceptualise

et peut en outre se rendre compte à lui-même de tout ce qu'il fait, n'a obtenu de si beaux résultats qu'en faisant système de ses tentatives. Le linguiste anthropologue est un traqueur de systèmes.

Université Paul Valéry. Montpellier III.

## REFERENCES

- <sup>1</sup> - *La Phrase occitane, Essai d'analyse systématique*, Paris, PUF, 1967.
- <sup>2</sup> - R. Lafont et F. Gardès-Madray, *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse, 1976.
- <sup>3</sup> - *Le Travail et la Langue*, Paris, Flammarion, 1978.
- <sup>4</sup> - J.-M. Barberis, J. Brès, F. Gardès-Madray, R. Lafont, P. Siblot, *Concepts de la praxématique*, Montpellier, Praxiling, 1989.
- <sup>5</sup> - *Cahiers de linguistique praxématique*, Montpellier, à partir de 1983.
- <sup>6</sup> - *Il y a quelqu'un, La parole et le corps*, Montpellier, Praxiling à paraître en 1994.
- <sup>7</sup> - Cf. F. Tollis, *La Parole et le Sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, A. Colin, 1991, « La praxématique, un 'guillaumisme étendu' né autour de Lafont », 125-164.
- <sup>8</sup> - Cf. *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984 et notre critique : « La démarche pragmatique: de quatre concepts absents, in *Le Dire et le Faire*, Montpellier, Praxiling, 1991, 295-319.
- <sup>9</sup> - Cf. H. Boyer, *Langues en conflit. Etudes sociolinguistiques*, Paris, l'Harmattan, 1991.
- <sup>10</sup> - « La praxématique: une linguistique des carrefours ? », *Le Dire et le Faire, op. cit.*, 253-270.
- <sup>11</sup> - *Le Travail et la Langue, op. cit.*, 109.
- <sup>12</sup> - *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, 1939, 77-82.
- <sup>13</sup> - Ces fonctionnements sont décrits dans *Il y a quelqu'un, op. cit.*
- <sup>14</sup> - Les termes sont de Roch Valin, *Introduction à Leçons de linguistique de Gustave Guillaume (&948-1949), A-Structure sémiologique et structure psychique de la langue française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1971.
- <sup>15</sup> - Cf. la reconstruction des chronotypes a et w au prétérit et la spécialisation d'emploi des deux subjonctifs, qui avaient été perdus à l'étape de l'ancien français ( sans doute sous influence germanique ), par un recours rétro-actif à la latinité en moyen français et français classique.
- <sup>16</sup> - « Les particules directionnelles et l'aventure topologique de la langue », *Le Dire et le Faire, op. cit.*, 227-50.
- <sup>17</sup> - Cf. P. Guiraud, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, 1967; M. Toussaint, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, 1983.

